

Sylvie Franchet d'Espèrey et Carlos Lévy (dir.)

LES PRÉSOCRATIQUES À ROME



« Les présocratiques », « Rome » : deux mondes que rien ne semble relier. Ces penseurs ont vécu alors que la Ville promise à l'éternité n'était qu'une minuscule bourgade. Le présent ouvrage met en évidence une surprenante densité de références à Héraclite, Démocrite, Empédocle ou Pythagore dans les textes latins. Il en décèle la présence, parfois réduite à des traces, non seulement dans la prose philosophique, mais aussi dans la poésie, jusqu'à l'époque impériale.

Rome n'a certes pas bouleversé l'interprétation des présocratiques, elle les a patiemment intégrés à sa culture, destinée à devenir la nôtre. Finalement, notre connaissance des présocratiques doit autant à Rome qu'à la Grèce. Les auteurs ont ainsi souhaité contribuer à restaurer un lien longtemps occulté entre l'hellénisme et la latinité.

Contenu de ce document :
Horace et Archytas (Odes, I, 28) · Paolo Fedeli

Illustration : James Abbott McNeill Whistler, *Nocturne en noir et or. La chute de la fusée*, huile sur bois, 1875, Detroit Institute of Arts © Bridgeman Images

ISBN :
979-10-231-3508-4

<http://pups.paris-sorbonne.fr>

LES PRÉSOCRATIQUES À ROME



R O M E E T S E S
R E N A I S S A N C E S

collection dirigée par Hélène Casanova-Robin

Apulée : roman et philosophie

Géraldine Puccini

L'Or et le calame.

Liber discipulorum. Hommage à Pierre Laurens

Pierre Laurens

La Révélation finale à Rome.

Cicéron, Ovide, Apulée

Nicolas Lévi

Traduire les Anciens en Europe du Quattrocento à la fin du XVIII^e siècle.

D'une renaissance à une révolution ?

Laurence Bernard-Pradelle & Claire Lechevalier (dir.)

Pétrarque épistolier et Cicéron. Étude d'une filiation

Laure Hermand-Schebat

La Poétique d'Ovide, de l'épigramme à l'épopée des Métamorphoses.

Essai sur un style dans l'Histoire

Anne Videau

Temps et éternité dans l'œuvre philosophique de Cicéron

Sabine Luciani

La Villa et l'univers familial, de l'Antiquité à la Renaissance

Perrine Galand-Hallyn & Carlos Lévy (dir.)

Vivre pour soi, vivre dans la cité

Perrine Galand-Hallyn & Carlos Lévy (dir.)

Sylvie Franchet d'Espèrey & Carlos Lévy (dir.)

Les présocratiques à Rome



Ouvrage publié avec le concours de Sorbonne Université (Faculté des Lettres)
et de l'Agence nationale de la recherche (ANR)

Les PUPS sont un service général de Sorbonne Université

© Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2018
ISBN : 979-10-231-0572-8

Mise en page 3d2s/Emmanuel Marc Dubois (Paris/Issigeac)
d'après le graphisme de Patrick Van Dieren

PUPS
Maison de la Recherche
Université Paris-Sorbonne
28, rue Serpente
75006 Paris

tél. : (33)(0)1 53 10 57 60
fax : (33)(0)1 53 10 57 66

pups@paris-sorbonne.fr
<http://pups.paris-sorbonne.fr>

TROISIÈME PARTIE

Horace et le pythagorisme

HORACE ET ARCHYTAS (ODES, I, 28)

Paolo Fedeli

*Te maris et terrae numeroque carentis harenae
 mensorem cohibent, Archyta,
pulueris exigui prope litus parua Matinum
 munera, nec quicquam tibi prodest
aerias temptasse domos animoque rotundum 5
 percurrisse polum morituro.
Occidit et Pelopis genitor, conuiuia deorum,
 Tithonusque remotus in auras
et Iouis arcanis Minos admissus, habentque
 Tartara Panthoiden iterum Orco 10
demissum, quamuis clipeo Troiana refixo
 tempora testatus nihil ultra
neruos atque cutem morti concesserat atrae,
 iudice te non sordidus auctor
naturae uerique. Sed omnis una manet nox 15
 et calcanda semel uia leti.
Dant alios Furiae toruo spectacula Marti,
 exitio est auuidum mare nautis:
mixta senum ac iuuenum densentur funera, nullum
 saeua caput Proserpina fugit. 20
Me quoque deuexi rapidus comes Orionis
 Illyricis Notus obruit undis.
At tu, nauta, uagae ne parce malignus harenae
 ossibus et capiti inhumato
particulam dare: sic, quodcumque minabitur Eurus 25
 fluctibus Hesperiiis, Venusinae
plectantur siluae te sospite, multaque merces,
 unde potest, tibi defluat aequo
ab Ioue Neptunoque sacri custode Tarenti.
 Neglegis inmeritis nocituram 30
postmodo te natis fraudem committere? Fors et*

debita iura uicesque superbae
te maneant ipsum: precibus non linquar inultis,
teque piacula nulla resoluent.
Quamquam festinas, non est mora longa: licebit 35
iniecto ter puluere curras.

232

Toi qui mesurais la mer et la terre et le nombre infini des grains de sable, Archytas, tout entier te couvre l'humble don d'un peu de poussière près du rivage du *Matinus*, et il ne te sert de rien d'avoir exploré les demeures aériennes et parcouru la voûte du ciel, d'une âme destinée à la mort. Ils ont péri, le père de Pélops, commensal des dieux, Tithon, enlevé dans les airs, Minos, admis au secret de Jupiter ; le Tartare possède le fils de Panthoüs descendu chez Orcus une seconde fois, bien que, attestant par son bouclier décroché une existence troyenne, il n'eût accordé à la noire mort aucune autre chose que ses nerfs et sa peau ; et il n'était pas, à ton jugement, une autorité méprisable sur la nature et sur le vrai ! Mais, tous, une même nuit nous attend ; tous, une fois, nous devons fouler le chemin du trépas. Les uns, les Furies les livrent en spectacle à l'œil farouche de Mars ; la mer avide fait la perte des marins ; vieillards, jeunes hommes, les funérailles se mêlent en rangs serrés ; point de tête dont se soit écartée la cruelle Proserpine. Moi aussi, le Notus, compagnon impétueux du déclin d'Orion, m'a englouti sous les ondes illyriennes. Mais toi, marin, ne sois pas avare, ne refuse pas d'accorder à mes os et à ma tête sans sépulture quelques grains de ce sable vagabond. Puissent à ce prix tous les coups dont l'Eurus menacera les flots hespériens aller frapper les forêts de Venouse et te laisser sauf ; puissent les récompenses te venir en foule de ceux qui en disposent, Jupiter propice et Neptune gardien de la sainte Tarente. Tu n'as pas scrupule à commettre une faute qui retombera plus tard sur tes fils innocents ? Peut-être de justes représailles et le retour hautain des choses t'attendent-ils toi-même : mes imprécations, si tu me délaisses, ne resteront pas insatisfaites, et nul sacrifice expiatoire ne pourra t'en dégager. Tu es pressé ? Mais tu ne perdras pas beaucoup de temps : jette trois fois de la poussière, et tu pourras reprendre ta course¹.

Sur l'ode d'Archytas, considérée comme la plus obscure des odes d'Horace, on a dit tout et son contraire². Dans la présente étude je tenterai plutôt de mettre de

1 Traduction, modifiée, de François Villeneuve, Horace, *Odes et Épodes* [1929], Paris, Les Belles Lettres, 2013. De même pour les citations suivantes des *Odes*. Au v. 3 je retiens la leçon *litus Matinum* et non *latum Matinum*, ce qui modifie aussi la traduction.
2 Pour un bilan sur ce point, voir dans le présent volume la contribution d'Aldo Setaioli, p. 211.

l'ordre dans la matière et de vérifier s'il est possible de donner un sens au rapport qui s'instaure dans l'ode entre Horace et Archytas, et entre Horace et le pythagorisme.

Au début de l'ode, le lecteur a l'impression de se trouver en présence d'un éloge funèbre adressé par Horace à Archytas, que le pronom initial *te*, suivi d'une ample apposition, met tout de suite pleinement en évidence, de manière à marquer le contraste entre le dépositaire de tant de science et le sort commun qui lui a été réservé à lui aussi : en effet, la connaissance des mystères célestes n'a été d'aucune utilité à Archytas face à la mort. Le problème de l'inéluctable rencontre de tout homme avec la mort ainsi posé, le texte d'Horace se poursuit par les *exempla* mythiques de Tantale, de Tithonos, de Minos, et de Pythagore lui-même. La liste s'achève par une sentence (v. 15-16), qui proclame l'inéluctabilité de la nuit éternelle. La première partie du poème s'achève par une strophe sur la mort considérée comme la grande niveleuse (v. 17-20).

Si le poème finissait là, il n'y aurait pas de problème et tout le monde penserait à un rapport direct entre Horace et Archytas, au tombeau duquel s'adresse le poète. Mais, dans les manuscrits, le texte continue et, bien que des propositions en faveur d'une division en deux du poème n'aient pas manqué, il n'y a à mon avis aucun doute sur le fait que le *me quoque* par lequel commence, au vers 21, la sixième strophe ne sert pas seulement à unir étroitement les deux contextes, mais vise encore à opposer l'accusatif du pronom de la première personne (*me*, au début du vers) à l'accusatif du pronom de la deuxième personne (*te*), qui au vers 1 avait le même rôle. S'il en est ainsi, il en découle que la situation d'Archytas doit être identique à celle de son interlocuteur inconnu, qui se manifeste à partir du vers 21 et dit s'être noyé à la suite d'un naufrage.

L'opposition présumée entre les deux parties du poème (v. 1-20 ; v. 21-36), jointe à la présence non évidente du poète comme *persona loquens*, a conduit beaucoup de commentateurs à concevoir l'ode comme un dialogue à deux voix qui ont été diversement individualisées³. On pense, en effet, que le dialogue se déroule entre un navigateur et l'ombre d'Archytas privé de sépulture⁴, ou entre un noyé et l'ombre d'Archytas⁵, ou entre un noyé et un marchand sur le point d'embarquer⁶. Pour d'autres, au contraire, c'est Horace en personne

3 Une telle hypothèse remonte à Friedrich Martin, « De Horatii carminibus II 1 et I 28, epistola ad F. Ritschelium », *Programm des Friedrich Wilhelm Gymnasium*, Posen., 1858, p. 7-15. On peut trouver ce texte sur le site suivant : <http://babel.hathitrust.org/cgi/pt?id=uiuo.ark:/13960/t71v5jm83;view=1up;seq=13> mis en ligne le 1^{er} février 2013.

4 Gianna Petrone, « Rivisitando l'ode di Archita (Hor. C. 1.28) », *Pan*, n° 2, 1974, p. 55-65, ici p. 58 ; José J. Iso Echegoyen, « Notas para un comentario a Horacio », *Estudios Clásicos*, n° 20, 1976, p. 73-91, ici p. 88-90 ; William N. Turpin, « Death by Water: Horace, *Odes* 1.28 », *Arethusa* 1, n° 19, 1986, p. 79-86, ici p. 81.

5 Walter Wili, *Horaz und die augusteische Kultur*, Basel, Benno Schwabe & Co., 1948, p. 231.

6 Isabella Gualandri, « Rileggendo l'ode di Archita (Orazio C. I, 28) », dans *Graeco-Latina Mediolanensia*, Milano, Cisalpino/Goliardica, 1985, p. 75-102, ici p. 78-79.

qui est le protagoniste du dialogue : le poète, qui se promène sur le rivage de la mer, s'adresse d'abord à la tombe d'Archytas, puis au cadavre d'un noyé qu'il rencontre par hasard. À son tour, à la fin du poème, le noyé adresse une prière à Horace lui-même, à un navigateur selon certains, et selon d'autres pour obtenir une sépulture selon l'usage⁷. Avec une bonne dose d'imagination, on a pensé aussi que, dans la première partie du poème, Horace s'adresse à Archytas sur un ton sarcastique (v. 1-20) et que la seconde (v. 21-36) contient, comme réponse d'Archytas, une série de vers gravés sur son tombeau⁸ ; ou encore, avec une légère variation, on a affirmé que dans la première partie, c'est un navigateur qui s'adresse à Archytas, lequel lui répond, dans la seconde, au moyen d'une inscription funéraire « parlée⁹ ». On est même allé jusqu'à voir dans le poème un dialogue dans l'au-delà entre un *uiator* (une sorte d'Ulysse) et l'ombre d'Archytas qui erre sur les rives du Styx parce que son cadavre n'a pas trouvé de sépulture¹⁰.

234

Bref, dans les dernières décennies il semble que l'hypothèse dialogique l'ait décidément emporté sur l'hypothèse monologique, bien que cette dernière remonte à Porphyryon et au Pseudo-Acron et qu'elle compte d'illustres défenseurs, en dernier lieu Robin George Murdoch Nisbet et Margaret Hubbard dans leur commentaire. Pour les commentateurs antiques d'Horace, en revanche, il n'existait pas de doute : l'ode présente un monologue du cadavre d'Archytas qui, mort dans un naufrage et privé de sépulture, se lamente sur son destin et prie un navigateur de lui accorder les honneurs funèbres¹¹. Toutefois, ce qui paraît singulier, ce n'est pas tellement le fait qu'Archytas s'adresse à lui-même au début avec les mots *te [...] mensorem* (la « Selbstanrede¹² », en effet, a d'illustres précédents : il suffit de penser au poème 8 de Catulle : *miser Catulle, desinas ineptire*¹³), mais plutôt le fait qu'aux vers 14-15 Archytas affirme,

7 Paul V. Callahan et Herbert Musurillo, « A Handful of Dust: The Archytas Ode (Hor. C. 1.28) », *Classical Philology*, n° 59, 1964, p. 262-266 ; 'Patricius', « The Archytas Ode », *Greece and Rome*, n° 12, 1965, p. 51-53.

8 Bernard Frischer, « Horace and the Monuments: A New Interpretation of the Archytas Ode (C. 1.28) », *Harvard Studies in Classical Philology*, n° 88, 1984, p. 71-102, ici p. 72-73, p. 91 et p. 95-96.

9 Francesco Della Corte, « Quattro epodi extravaganti », *Maia*, n° 42/2, 1990, p. 101-120, ici p. 106-107.

10 Ross S. Kilpatrick, « Archytas at the Styx (Horace C. 1.28) », *Classical Philology*, n° 63, 1968, p. 201-206, ici p. 201.

11 D'après Porphyryon, *ad loc.*, *haec ode prosopopeia forma est. Inducitur enim corpus naufragi Archyta Tarentini in litus expulsum conqueri de iniuria sui et petere a praetereuntibus sepulturam*. Le commentaire du pseudo-Acron est quasiment identique. D. W. Thomson Vessey est le dernier à avoir soutenu l'hypothèse qu'Archytas était *persona loquens* : voir *id.*, « Horace's Archytas Ode: A Reconsideration », *Živa Antika*, n° 26, 1976, p. 73-87.

12 Apostrophe à soi-même.

13 « Malheureux Catulle, mets un terme à ta folie ». Traduction de George Lafaye, *Catulle, Poésies*, Paris, Les Belles Lettres, 1932. De même pour la citation suivante de Catulle.

en s'adressant toujours à lui-même : « et il [*sc.* Pythagore] n'était pas, à ton jugement, une autorité méprisante sur la nature et sur le vrai » (*non sordidus auctor / naturae uerique, ... iudice te*¹⁴) ! En conséquence, beaucoup ont préféré emprunter une autre voie : partant du présupposé que dans les poèmes d'Horace la *persona loquens*, en l'absence d'indication précise, est toujours le poète lui-même, on a, depuis le dernier quart du XIX^e siècle, attribué à l'ode un fond autobiographique et pensé qu'Horace, rescapé d'un naufrage, s'imagine qu'il est vraiment mort et se représente son corps battu par les flots sur le rivage, dans les parages du tombeau d'Archytas, et condamné à ne pas trouver de sépulture¹⁵. Mais, en ce qui concerne la présence fixe du poète comme *persona loquens*, un poème au moins échappe à la règle, l'ode III, 12, où une allusion à Alcée dès le début fait comprendre que – comme chez Alcée – c'est une jeune fille qui parle et non le poète ; en ce qui concerne, ensuite, l'hypothèse d'un naufrage à l'issue heureuse, il semble plutôt étrange qu'un poète enclin à l'autobiographie comme l'est Horace n'en parle jamais.

L'unique hypothèse plausible est donc que le monologue soit prononcé par un noyé sans sépulture, qui, dans la première partie, s'adresse à Archytas parce qu'il représente un exemple illustre du même type de mort en mer (v. 21-22), et probablement dans la même mer, vu que le *litus Matinum* n'indique pas nécessairement le Gargano¹⁶ : on a le sentiment qu'Archytas est lui aussi, comme le noyé, « englouti sous les ondes illyriennes » (v. 22). Dans la seconde partie, ensuite, le noyé s'adresse à un *nauta*, en le priant de lui accorder une sépulture¹⁷.

- 14 Paul V. Callahan et Herbert Musurillo, « A Handful of Dust: The Archytas Ode (Hor. C. 1.28) », art. cit., p. 264.
- 15 Une interprétation semblable remonte à Josip Ogórek, « Horat. Carm. I 28 ad dialogi similitudinem revocari non posse demonstratur », *Programm des Kaiserlich-Königliches Real-und-Obergymnasium*, Rudolfswert, 1875-1876, p. 6-28, et à Otto Keller, *Epilegomena zu Horaz*, Leipzig, Teubner, 1879, t. I, p. 96 ; voir aussi Josef Maria Stowasser, « Der Schiffsbruch des Horaz », *Zeitschrift für die österreichischen Gymnasien*, n° 42, 1891, p. 193-197, Roland G. Kent, « Horace on the High Seas », *Classical Weekly*, n° 13, 1919, p. 43 ; Tadeusz Sinko, « De Archyta Horatiano », *Eos*, n° 31, 1928, p. 41-62 ; Nello Martinelli, « L'ode d'Archita », *Atti della Società Ligustica di Scienze e Lettere*, n° 11, 1932, p. 179-244. Nicola Terzaghi, *La lirica di Orazio*, Roma, Cremonese, 1962, p. 135 a lui aussi adhéré à cette théorie dans son commentaire.
- 16 Voir Angelo Russi, s. v. « Apulia », dans Francesco Della Corte et Scevola Mariotti (dir.), *Enciclopedia Oraziana*, Roma, Istituto della Enciclopedia Italiana, 1996, t. I, p. 389-406, ici p. 397.
- 17 La théorie d'après laquelle l'ode est le monologue d'un noyé, qui s'adresse en premier lieu à Archytas qui gît dans son tombeau, puis à un *nauta* de passage afin qu'il lui donne une sépulture, est attribuée selon la *communis opinio* à Benjamin Gotthold Weiske (« Über die 28. Ode im 1. Buche des Horaz », *Jahrbücher für Philologie und Pädagogik*, n° 12/1, 1830, p. 349-362). En fait, il avait été précédé par Johann Jakob Hottinger, « Scholia grammatica de argumento atque consilio carminis Horatiani quod est 28 lib. I », *Progr. Turicensis*, 1788-1789. Parmi les partisans du monologue, on trouve en particulier Ulrich von Wilamowitz-Möllendorff, « De tribus carminibus Latinis », *Index Scholarum in Academia Georgia Augusta habendarum*, Göttingen, 1893, p. 3-9 (= *Kleine Schriften*, Berlin, Weidmann, 1941, t. II,

Il faut dire que dans ce cas aussi les tentatives fantaisistes d'identification du noyé qui prononce le monologue n'ont pas manqué : le plus grand nombre de suffrages a été récolté par Hippase de Métaponte¹⁸, un disciple de Pythagore qui entra en conflit avec l'école pythagoricienne pour avoir divulgué certains secrets sur l'existence des nombres irrationnels¹⁹ ; il fut expulsé pour cela et on lui fit des funérailles symboliques, avec l'érection d'un cénotaphe à son nom²⁰, dans le but de montrer que pour les pythagoriciens il était mort et enterré. Hippase périt dans un naufrage, nous ne savons pas où, mais en tout cas bien avant Archytas. Il s'agit d'une hypothèse séduisante, sans doute. Cependant, on en vient à se demander combien, parmi les contemporains d'Horace, auraient été réellement à même de reconnaître en lui la *persona loquens* du poème. Du reste, Ulrich von Wilamowitz avait bien compris qu'Horace était influencé non seulement par une tradition philosophique, mais encore et surtout par une tradition épigrammatique : celle des paroles d'un noyé au *uiator* ou au *nauta*, qui est amplement attestée dans le livre VII de l'*Anthologia Palatina*, dans des épigrammes de Léonidas, de Posidippe, de Platon, de Simonide, d'Asclépiade, de Callimaque²¹ ; en particulier, Ulrich von Wilamowitz retenait que certains poèmes de Simonide²², dans lesquels le protagoniste est un noyé sans sépulture après un naufrage ou dans lesquels c'est un mort qui parle²³, étaient la source directe d'Horace. L'ode d'Horace est bien différente d'une épigramme, mais on peut reconnaître avec Ulrich von Wilamowitz qu'elle dénote des influences évidentes de ce type de texte.

Comme il a été dit plus haut, on a vu dans la structure du poème une nette opposition entre deux ensembles de vers et l'on ne s'est pas limité à condamner

p. 249-255). Les premiers doutes sur cette hypothèse ont été exprimés par Walter Wili, *Horaz und die augusteische Kultur*, op. cit.

- 18 Louis A. MacKay, « Horatiana: Odes 1.9 and 1.28 », *Classical Philology*, n° 72, 1977, p. 316-318, ici p. 317 ; sur Hippase de Métaponte voir Eduard Wellmann, s. v. « Hippasos », *Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, Stuttgart, J. B. Metzler, 1913, t. VIII, 2, c.1687-1688.
- 19 Voir bibliographie dans Bernard Frischer, « Horace and the Monuments: A New Interpretation of the Archytas Ode (C. 1.28) », art. cit., ici p. 83, n. 27 ; voir aussi Armand D'Angour, « Drowning by Numbers. Pythagoreanism and Poetry in Horace Odes 1.28 », *Greece & Rome*, n° 50, 2003, p. 216-219, ici p. 216-217.
- 20 Voir Jamblique, *Vita Pythag.*, 246.
- 21 Il s'agit des épigrammes 263-292 du livre VII de l'*Anthologia Palatina*.
- 22 Ulrich von Wilamowitz-Möllendorff, « De tribus carminibus Latinis », art. cit. ; voir aussi Whitney Jennings Oates, *The Influence of Simonides of Ceos upon Horace*, Princeton, Princeton University Press, 1932, en particulier le chapitre II.
- 23 Simonide, *Poetae minores graeci* 15 et 17 P ; voir aussi *Anth. Pal.*, VII, 496 sur un noyé sans sépulture après un naufrage, VII, 516 où c'est un mort qui parle ; voir aussi Lancelot Patrick Wilkinson, *Horace and His Lyric Poetry*, Cambridge, Cambridge University Press, 1945, p. 112-113, Charles Segal, « Death by Water: A Narration Pattern in Theocritus », *Hermes*, n° 102, 1974, p. 20-38, D. W. Thomson Vessey, « Horace's Archytas Ode », art. cit., p. 73-77 (qui pense à Archytas comme *persona loquens*).

la chose avec indulgence comme le fruit de l'inexpérience juvénile, mais on a découvert précisément dans ce manque présumé d'unité le principal argument en faveur de sa structure dialogique. Même Eduard Fraenkel, dans sa célèbre monographie consacrée à Horace, s'étonne qu'on ne découvre qu'au vers 21 que le discours d'ouverture tout entier n'appartient pas au poète, mais à un mort²⁴. Mais pourquoi nier qu'il puisse s'agir là d'une technique expressément recherchée par Horace dans le but de surprendre le lecteur grâce au recours bien mis au point à l'*aprosdoketon* (ἀπροσδόκητον²⁵) ? Ainsi donc, si jusqu'au vers 20 le lecteur a l'impression que c'est le poète qui parle, tout à coup, au vers 21, il comprend que l'éloge d'Archytas et la réflexion désolée sur la nécessité universelle de la mort n'ont pas été prononcés par Horace, mais par un navigateur inconnu qui, comme Archytas, a été emporté par les flots de la mer tempétueuse. Le distique introduit par *me quoque*, incompréhensible et injustifiable comme ouverture d'une réponse, prend tout son sens comme conclusion de la première partie et comme élément de liaison avec la seconde. Après tout, qu'Archytas soit mort dans un naufrage, le lecteur peut le déduire, dès la première strophe, de l'allusion à ce pauvre tombeau recouvert d'un peu de terre dans les parages du *litus Matinum*. En revanche, l'élément nouveau présent dans la seconde partie est que celui qui s'adresse à Archytas est lui aussi mort dans un naufrage. Ayant épuisé son discours sur le sort commun de tous les humains, il en vient à son cas personnel (la privation de sépulture) et, se souvenant des épigrammes hellénistiques, s'adresse à un passant, qui étant donné sa situation ne peut être qu'un marin, *nauta*. Au vers 25, *sic* introduit une formule de souhait du mort au *nauta* ; si le *nauta* fait ce que le mort lui demande, non seulement les vents l'épargneront et dirigeront la violence de leur souffle contre les forêts de Venouse, mais lui-même réalisera aussi de gros profits, alors que s'il ne le fait pas, il devra redouter la colère de Neptune. Le poème s'achève sur l'invitation faite par le noyé au *nauta* de s'arrêter au moins le temps nécessaire pour jeter trois poignées de terre sur son corps sans sépulture. Avec une grande lucidité, Stephen Harrison a redécouvert l'unité du poème précisément à la lumière de l'adhésion d'Horace aux modèles épigrammatiques²⁶. Il a mis en lumière le fait que, dans une succession de neuf strophes, la strophe centrale (v. 17-20) donne l'impression de conclure – par la réflexion sur la mort qui attend tous les hommes – un discours qui jusqu'alors s'était développé, selon la meilleure tradition de l'épigramme funéraire, dans les paroles adressées à un mort illustre.

24 Eduard Fraenkel, *Horace*, Oxford, Clarendon Press, 1957, p. 74, n. 1.

25 Sur ce sujet, voir Hans Peter Syndikus, *Die Lyrik des Horaz. Eine Interpretation der Oden*, t. 1^o, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 2001, p. 258-259.

26 Stephen Harrison, « Lyric Middles: The Turn at the Centre in Horace's *Odes* », dans Stratis Kyriakidis et Francesco De Martino (dir.), *Middles in Latin Poetry*, Bari, Levante, 2004, p. 29.

En réalité, cette strophe sert ici de trait d'union entre la première partie et la seconde, dans laquelle la *persona loquens* – qui auparavant s'est comportée comme celui qui dans une épigramme s'adresse à un mort – révèle tout à coup qu'elle est morte à son tour et se rattache de cette manière à une situation également conventionnelle dans les épigrammes funéraires, où c'est le défunt qui s'adresse aux passants.

Jusqu'ici on a toujours parlé d'un noyé qui s'adresse à Archytas, parce que cette situation semble la plus logique : il est clair, cependant, que malgré la situation représentée, c'est en réalité Horace qui prête sa propre voix au noyé sans sépulture et que les réflexions sur Archytas et sur les principes du pythagorisme sont celles d'Horace. L'attitude d'Horace à l'égard d'Archytas a été lue d'un point de vue résolument négatif par une grande partie de la critique, qui y a perçu des accents ironiques, voire sarcastiques ; on a même parlé d'une franche raillerie²⁷. Il n'est pas dit, pourtant, qu'Horace exprime de cette manière son désaccord sur certains principes fondamentaux du pythagorisme et que son désaccord se manifeste sur le ton d'une polémique haineuse.

238

Pour le comprendre, il suffit de considérer le mouvement solennel de l'exorde du poème, où le *te* initial n'est défini qu'à la fin du vers 2 grâce au vocatif *Archyta* ; entre les deux trouve place une ample expansion de l'accusatif, qui est confiée à un solennel *trikôlon* où est célébrée l'activité d'Archytas comme mesureur de la mer, de la terre, des grains de sable du désert, en somme du monde entier. Au moyen d'une telle expansion de l'accusatif initial, Horace ne se borne pas à faire l'éloge d'Archytas en tant que savant en arithmétique et en géométrie, mais rappelle de façon claire à l'esprit du lecteur les paroles employées par l'oracle delphique d'Apollon pour proclamer sa propre omniscience : « Je sais le nombre des grains de sable et les dimensions de la mer²⁸ » (Hérodote I, 47, 3 : οἶδα δ'ἔγω ψάμμου τ' ἀριθμὸν καὶ μέτρα θαλάσσης). Si, ensuite, en définissant Archytas comme mesureur du sable, Horace l'a confondu avec Archimède (auteur d'un récit intitulé *Psammitès* (Ψαμμίτης), c'est-à-dire « le mesureur de grains de sable²⁹ »), ou s'il fait référence à un débat inconnu de nous, qui, un siècle avant Archimède, peut avoir impliqué également Archytas, cela, il nous est impossible de le comprendre et nous n'avons pas d'éléments

27 Voir Paul V. Callahan et Herbert Musurillo, « A Handful of Dust: The Archytas Ode (Hor. C. 1.28) », art. cit., p. 265-266 ; Gianna Petrone, « Rivisitando l'ode di Archita », art. cit., p. 61, Bernard Frischer, « Horace and the Monuments », art. cit., p. 76 et p. 80.

28 Traduction de Ph.-E. Legrand, Hérodote, *Histoires*, t. 1 [1932], Paris, Les Belles Lettres, 2003.

29 Telle est l'hypothèse de Tadeusz Sinko, « De Archyta Horatiano », art. cit., p. 47-48, partagée par Robin George Murdoch Nisbet et Margaret Hubbard, *A Commentary on Horace. Odes. Book I*, Oxford, Clarendon Press, 1970 dans le commentaire *ad loc.* ; voir *contra* Kajetan Gantar, « Die Archytas-Ode und ihre Stellung im dichterischen Werk des Horaz », *Grazer Beiträge*, n° 11, 1984, p. 121-139, ici p. 127-130.

suffisants pour le déduire : en tout cas ce n'est pas un détail suffisant pour mettre en doute le sérieux et la solennité du début du poème.

Bien loin, donc, de critiquer l'impossibilité d'une pareille entreprise – comme pourrait le faire croire le *topos* de l'inutilité du comptage des grains de sable³⁰ – Horace veut, par cette définition, indiquer qu'Archytas, en parfaite cohérence avec sa propre image de pythagoricien, a été capable d'atteindre une sagesse divine au moyen de la divine puissance du nombre³¹. D'ailleurs Horace se préoccupe de faire comprendre dès le début quel est le sens de ses paroles, en créant un contraste entre l'immensité de l'espace calculé par Archytas et « l'humble don d'un peu de poussière » (*parua munera exigui pulueris*) qui recouvre (*cohibent*) son corps. En somme, Archytas précisément, qui par son esprit avait plané dans l'univers entier, se trouve maintenant enfermé et soumis à la contrainte dans l'étroit espace d'un tombeau : *cohibent* donne l'idée d'une contrainte oppressive, tandis que la petite quantité de poussière (*exiguus puluis*) qui recouvre le corps d'Archytas s'oppose au « nombre infini des grains de sable » (*harena numero carens*) qu'il avait cherché à compter.

Ce nouveau *topos*, tel que je l'ai défini – celui qui par les mots *quid tibi prodest* ou par des formules analogues exprime l'inutilité des entreprises les plus audacieuses, que la mort rend vaines –, a en apparence un caractère négatif, mais permet en réalité d'exalter la grandeur de l'esprit d'Archytas, qui a plané librement dans le ciel (*aerías temptasse domos* et *rotundum percurrísse polum*). Par ce moyen, comme l'a bien vu Isabella Gualandri dans ce qui reste pour moi la meilleure analyse globale du poème, Horace traduit en une image poétique « la $\theta\epsilon\omega\rho\acute{\iota}\alpha$ pythagoricienne qui, à travers la contemplation du cosmos, élève le sage au-delà des limites de son humanité, en l'approchant du divin³² ». Ici, pourtant, il n'y a pas seulement la reconnaissance de l'extraordinaire compétence d'Archytas comme astronome et, probablement, comme astrologue, que confirmera Properce dans la première élégie du livre IV par la bouche de l'astrologue Horos, lequel se définira pompeusement comme « rejeton d'Archytas », *Archytæ suboles*³³ : en réalité, il y a bien plus, parce qu'il est significatif que dans l'image horatienne on saisit un écho de l'exaltation, par Lucrèce, d'Épicure, le Maître qui « de l'esprit et de la pensée a parcouru le tout immense³⁴ ». Ainsi l'Horace épïcúrien du premier livre des *carmina* célèbre d'un côté Archytas en lui conférant la même dignité qu'à Épicure, et de l'autre confirme son adhésion

30 Voir Homère, *Il.*, IX, 385 ; Pindare, *Ol.*, 2, 98 ; *Pyth.*, 9, 46 ; *Anth. Pal.*, XII, 145, 4 (anonyme), Catulle, 7, 3 ; Virgile, *Géorg.*, II, 106.

31 Voir Isabella Gualandri, « Rileggendo l'ode di Archita », art. cit., p. 80.

32 *Ibid.*, p. 82.

33 Properce, IV, 1, 77.

34 Lucrèce, I, 74 : *omne immensum peragrauit mente animoque*.

aux principes épicuriens en insérant l'allusion précisément dans la réflexion sur l'inutilité des entreprises les plus extraordinaires face à la mort qui rend toute chose vaine.

240 Une fois reconnue la présence – bien qu'avec des accents tout autres qu'ironiques – d'une critique épicurienne du mysticisme pythagoricien, on ne voit pas pourquoi elle ne pourrait pas aller jusqu'à nier le principe pythagoricien de l'immortalité de l'âme. J'entends affirmer par là que je ne nourris personnellement aucun doute sur le fait que *morituro* (au vers 6) n'est pas un datif à accorder avec *tibi* (au vers 4), parce que dans ce cas, vu qu'Archytas est déjà mort, on attendrait *nec quicquam tibi profuit* – et non *prodest* – *morituro* : *morituro* est plutôt un ablatif à joindre à l'ablatif *animo* du vers précédent ; à l'appui de cette interprétation on retiendra aussi la disposition chiasmique des termes qui se disposent en couple autour de *percurrisse* : *animoque rotundum / percurrisse polum morituro*). De cette façon, une réflexion insignifiante sur la nécessité de la mort (*tibi morituro*) est remplacée par une négation de l'immortalité de l'âme, à coloration nettement antipythagoricienne. *Animo morituro* accentue le motif de la mort inévitable, en éliminant toute lueur d'espoir de survie au-delà de celle-ci et constitue la fin dramatique d'un exorde empreint d'un sombre pessimisme.

Ce scepticisme quant à une forme quelconque de survie transparait dans la liste des personnages qui, conformément à un *topos* des *consolationes*, doivent illustrer le fait que personne ne peut aspirer à l'immortalité, pas même les hommes les plus illustres et les plus fameux. Ouverte par Pénélope et par Tithonos, la série continue avec Minos et culmine avec *Panthoides iterum Orco demissus* (« le fils de Panthoüs descendu chez Orcus une seconde fois »), c'est-à-dire avec Pythagore lui-même. Pythagore n'est donc pas cité par son nom, mais évoqué par une périphrase savante, qui fait allusion à la doctrine de la métempsycose : le fils de Panthoos était Euphorbe, tué à Troie par Ménélas, mais Pythagore prétendait être sa réincarnation parce qu'il avait été capable de reconnaître le bouclier d'Euphorbe parmi ceux qui étaient suspendus à un mur du temple d'Héra à Argos³⁵.

Or, si l'on fait abstraction du problème posé par Thitonos – qui en réalité, selon l'hymne homérique à Aphrodite³⁶, fut enlevé par l'Aurore et reçut de Jupiter une immortalité tout de même singulière, qui ne prévoyait pas l'éternelle jeunesse, si bien qu'il fut contraint à un vieillissement continu et dramatique –, les exemples de Tantale, qui mourut bien qu'il eût été admis à partager la table des dieux, et de Minos, mort lui aussi bien qu'il fût devenu le fidèle compagnon

35 Voir Maxime de Tyr. X, 2, Ovide, *Mét.* XV, 160 et suiv., Aulu-Gelle IV, 11, 14.

36 *Hymnes homériques*, 5, 218-238.

et confident de Jupiter, démontrent que même les hommes qui ont été les plus proches des dieux et, pour ce motif précisément, ont cru qu'ils avaient obtenu le don de l'immortalité, n'ont en réalité pas réussi à l'obtenir. Comme on l'a justement observé, « c'est une autre sorte d'ὁμοίωσις θεῶ qui est niée, c'est-à-dire celle des hommes "chers aux dieux", qui ont eu avec la divinité un rapport intime et privilégié³⁷ ».

Il n'y a pas de doute qu'Horace veut nier ici la doctrine de la métempsycose, parce que, dans la conclusion péremptoire des vers 15-16 (*sed omnis una manet nox / et calcanda semel via leti*, avec le caractère inéluctable des mots *una* et *semel*), la route de la mort (*calcarea semel*) s'oppose à la prétention, de la part de Pythagore, d'être descendu deux fois aux enfers en tant que réincarnation d'Euphorbe (v. 10-11 : *Panthoiden iterum Orco / demissum*) : comme cela est arrivé aux grands personnages du mythe, déçus dans leur espoir de parvenir à l'immortalité, celle de Pythagore s'est, elle aussi, révélée illusoire, et celui-ci voit donc sa théorie de la métempsycose démentie, non seulement un peu plus haut par *animo [...] morituro*, rapporté à Archytas, mais par sa propre expérience ; toutefois, placé comme il l'est à la fin – c'est-à-dire au sommet – d'une telle liste, il atteint en tout cas une dignité telle que l'on peut exclure qu'il y ait ici à son égard l'attitude sarcastique que beaucoup voudraient y voir. Il y a du respect pour Pythagore jusque dans le fait d'éviter de citer son nom, en recourant à une périphrase, parce que cela s'accorde avec l'usage des pythagoriciens, qui évitaient de nommer le Maître³⁸.

Dans ce cas encore, derrière la position prise par Horace, on perçoit – et ce n'est pas un hasard – l'attitude caractéristique des épicuriens, parce que là aussi le poète a recouru à un savant jeu d'allusions. Dans le livre III du *De rerum natura* de Lucrèce, la longue liste d'hommes éminents qui, malgré cela, n'ont pas réussi à échapper à la mort, inclut d'abord des hommes d'action comme Ancus Marcius, Xerxès, Scipion, puis des hommes de pensée, comme les poètes (en particulier Homère) et les philosophes (Démocrite et, évidemment, Épicure). Comme Pythagore chez Horace, ainsi Épicure chez Lucrèce marque le sommet de la série et l'éclaire d'une lumière extraordinaire (Lucr., III, 1042-1044) :

*Ipse Epicurus obit decurso lumine uitae,
qui genus humanum ingenio superavit et omnis
restinxit, stellas exortus ut aetherius sol.*

Épicure lui-même est mort, après avoir parcouru la carrière lumineuse de la vie, lui qui par son génie s'éleva au-dessus de l'humanité, et plongea dans l'ombre

37 Isabella Gualandri, « Rileggendo l'ode di Archita », art. cit., p. 88.

38 *Vita Pythag.*, 53, 88, 150, 255.

tous les autres sages, comme dans les régions de l'éther le soleil levant éteint les autres étoiles³⁹.

Pythagore chez Horace équivaut donc à Épicure chez Lucrèce : il semble vraiment que cette position dans la liste, associée au fait que Pythagore est rapproché de trois célèbres figures mythiques, constitue un acte d'hommage à son égard, au moment même où l'on nie la validité du principe fondamental de sa philosophie.

242 Avant de passer, dans la seconde partie du poème, à son cas personnel d'homme privé de sépulture, le naufragé, à qui Horace a confié sa propre voix et ses propres convictions, termine son dialogue fictif avec Archytas par une sombre représentation de morts à la guerre et en mer, de funérailles de jeunes hommes et de vieillards, affirmant pour finir : *nullum / saeva caput Proserpina fugit* (v. 19-20). Là se trouve l'aboutissement évident d'une réflexion qui ne s'est pas développée sous le signe de l'ironie, mais pas davantage sous celui d'un pessimisme qui n'admet pas d'espérance : la nuit unique (*una nox*) du vers 15 peut aussi évoquer celle de Catulle 5, 6 : « Il nous faut dormir une seule et même nuit éternelle » (*nox [...] perpetua una dormienda*), mais pour Horace ce qui importe, c'est qu'elle attend tout le monde et n'épargne personne (*omnis manet*).

Une grande partie de la critique a perçu une contradiction insoluble non seulement dans le passage de l'argumentation philosophique de la première partie à celle de la seconde, mais également dans le ton plus élevé de la première partie du poème, comparé à celui, plus populaire, de la seconde. On a cru, par conséquent, que dans le poème sont opposées deux manières de concevoir la vie supraterrrestre : l'une, philosophique, qui s'identifie au matérialisme épicurien, en opposition au mysticisme pythagoricien ; l'autre, au contraire, liée aux croyances populaires, à la façon de voir des gens du commun, faite de superstitions et d'angoisses ancestrales⁴⁰. Mais on n'a pas tenu compte du fait que tant le Tartare, qui sert de toile de fond à la méditation initiale, que l'inexorable Proserpine qui n'épargne personne (v. 20) appartiennent aussi au patrimoine culturel des gens du commun, et que des éléments de philosophie populaire se perçoivent déjà dans la *consolatio* conventionnelle des vers 7 et suivants. Si donc il y a une différence entre les deux parties du poème, elle est liée uniquement au changement de situation : dans la première, le noyé s'adresse à Archytas pour développer des réflexions existentielles, tandis que dans la

39 Traduction d'Alfred Ernout, Lucrèce, *De la nature* [1920], Paris, Les Belles Lettres, 2007.

40 Voir le commentaire d'Elisa Romano, *Q. Orazio Flacco, Le opere, Le Odi*, Roma, Istituto Poligrafico e Zecca dello Stato, 1991, t. I, p. 592.

seconde, il s'adresse à un navigateur pour résoudre sa situation personnelle de mort sans sépulture.

Il reste cependant un dernier motif de surprise, et c'est de lui précisément que peut jaillir le véritable sens du poème. En effet ce poème a été conçu à une époque où – grâce surtout à l'activité de Nigidius Figulus – on assistait, à Rome, à la renaissance du pythagorisme, qui plaçait au centre de sa spéculation la thématique de la mort et de l'au-delà. Or Horace, malgré la proclamation convaincue non seulement du caractère inéluctable de la mort, mais encore de l'absence de survie pour l'âme, laisse entendre dans le cours du poème que celui qui parle est un mort qui, en dépit de sa condition, veut avoir un tombeau, même symbolique ; de plus, les exemples cités pour nier la survie après la mort ont comme décor le Tartare, ce qui implique l'existence d'un monde au-delà de la mort : monter parmi les dieux est refusé même aux plus grands hommes, descendre dans le Tartare constitue la destinée commune. Donc, malgré les certitudes rationnelles de la philosophie d'Épicure, qui, en récusant l'idée d'une survie après la mort, voulait en éliminer la peur, cela signifie peut-être que, selon le bon sens pratique d'Horace, les hommes continueront à nourrir leurs propres angoisses, à cultiver leurs propres espoirs, à se faire des illusions sur la possibilité de survivre dans un monde différent, au-delà de la mort.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION. Les présocratiques et la littérature latine Carlos Lévy & Sylvie Franchet d'Espèrey	7
--	---

PROLÉGOMÈNES

LE PROBLÈME PHILOLOGIQUE

DE L'EXPLOITATION DES FRAGMENTS LATINS

La doctrine de Démocrite sur la nature du poète à la lumière des fragments latins et de leur contexte Marcos Martinho	15
---	----

373

PREMIÈRE PARTIE

CICÉRON

Démocrite chez Cicéron Pierre-Marie Morel	41
Cicéron et les atomistes Emmanuele Vimercati	57
Quelques estimations sur la présence de Pythagore dans les écrits de Cicéron : Les œuvres de 56-54 avant J.-C. Andrea Balbo	85
Quelques remarques sur La place des présocratiques dans les conceptions cicéroniennes de l'histoire de la philosophie Carlos Lévy	117
Héraclite, l'Académie et le platonisme : une confrontation entre Cicéron et Plutarque Mauro Bonazzi	129

DEUXIÈME PARTIE

LUCRÈCE

L'allusion empédocléenne en Lucrèce, <i>De rerum natura</i> II, 1081-1083 David Sedley	145
Lucrèce et Épicure Sur la nature : Les livres XIV et XV du <i>Peri Phuseôs</i> Sont-ils la source de la « critique des présocratiques » dans le <i>Drn</i> I? Francesco Montarese	161

Lucrèce et les psychologies présocratiques	
Sabine Luciani.....	179
Lucrèce et les présocratiques : philosophie et rhétorique	
Thomas Baier	195

TROISIÈME PARTIE
HORACE ET LE PYTHAGORISME

Horace et le pythagorisme	
Aldo Setaioli.....	211
Horace et Archytas (<i>Odes</i> , I, 28)	
Paolo Fedeli.....	231

QUATRIÈME PARTIE
L'« ÉPOS EMPÉDOCLÉEN » À L'ÉPOQUE IMPÉRIALE

374

Une certaine idée de la tradition épique, d'Empédocle à Lucain	
Damien Patrick Nelis.....	247
Horace et le sublime empédocléen	
Philip Hardie.....	263
Hercule, Cacus et Empédocle	
Jean-Christophe Jolivet	283
Enjeux moraux et idéologiques des usages d'Empédocle au Livre XV des <i>Métamorphoses</i> : une réponse d'Ovide à Virgile (<i>Énéide</i> VI et VIII)	
Jacqueline Fabre-Serris.....	303

CINQUIÈME PARTIE
OVIDE ET LA POÉTIQUE DES ÉLÉMENTS

Reconstruire une poétique des présocratiques :	
Le feu dans les <i>Métamorphoses</i> d'Ovide	
Hélène Casanova-Robin.....	323
Les <i>Métamorphoses</i> d'Ovide, une cosmogonie originale	
Anne Videau	347
Index locorum.....	363
Liste des contributeurs.....	372
Table des matières	373